

Québec français



Culture et techonologie

Denis Monière and Jean-Pierre Vidal

Number 54, May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monière, D. & Vidal, J.-P. (1984). Culture et techonologie. *Québec français*, (54), 24–29.



denis monière



L'invasion de l'informatique suscite à la fois inquiétude et fascination car les changements technologiques affectent de plus en plus directement notre mode de vie, nos valeurs et le type de société dans laquelle nous voulons vivre.

La relation technologie-société donne lieu à des débats passionnés¹. Certains chantent les vertus libératrices de l'informatique alors que d'autres y voient le tombeau des libertés. Les sagas optimistes ou pessimistes s'affrontent avec d'autant plus de vigueur que l'incertitude plane sur l'avenir et qu'il est difficile de prévoir les effets réels de l'informatisation de la société. Mais la conscience historique nous prévient que les mutations technologiques influencent les structures du pouvoir, les comportements et les valeurs.

À la différence des autres révolutions industrielles qui n'affectaient qu'un seul secteur à la fois, la révolution informatique est globale et favorise l'interconnexion des techniques, ce qui accélère le changement. Ses ondes de choc se font sentir dans tous les secteurs d'activité et annoncent une profonde mutation sociale.

À cet égard, l'histoire des révolutions techniques antérieures nous indique que l'innovation ne va pas sans risque, que ses effets sont ambigus et qu'elle met

toujours en jeu la structure du pouvoir. Tout en acceptant de prendre le virage technologique parce qu'il comporte des aspects positifs, il faut toutefois s'interroger avec lucidité et sans complaisance technicienne sur les impacts de ces changements à l'égard des valeurs, de la culture et de la vie démocratique. Dans le contexte actuel, une telle réflexion demeure largement spéculative ou déductive car les effets concrets de ces innovations dans l'ordre culturel commencent seulement à poindre à l'horizon de nos sociétés. Afin de mieux saisir les incidences socio-culturelles des changements technologiques, il est nécessaire d'identifier les principales conséquences économiques et sociales de l'informatisation.

Le monde du travail

La robotique, la bureautique et la télématique auront à brève échéance un impact majeur sur le marché du travail et sur les conditions de travail. L'introduction des nouvelles technologies dans les usines, les bureaux et les entreprises de services vise d'une part à accroître la productivité et d'autre part à réduire les coûts de production. Certains y voient aussi un moyen de réduire les problèmes de relations de travail puisque les machines ne font pas la grève et ne

Dans le cadre du congrès mondial de la F.I.P.F. (Québec 20-25 juillet), l'Union des écrivains québécois tiendra une conférence internationale sur le thème « Culture et technologie : fusion ou collision ? ».

Pour alimenter la réflexion préparatoire à cet événement, Québec français est heureux de vous présenter un mini-dossier sur la question.

s'absentent pas du travail. Le travailleur sera non seulement séparé de sa production mais il sera de plus en plus éloigné du lieu même de la production.

La plupart des spécialistes s'entendent pour dire qu'il en résultera une baisse de la demande sur le marché de l'emploi et du temps de travail socialement nécessaire. Ainsi, les recherches menées au MIT et à l'Institut de recherches de Stanford nous annoncent la fin de l'ouvrier spécialisé puisqu'il est désormais possible d'automatiser complètement la plupart des chaînes de production. Le Rapport Nora-Minc prévoit quant à lui une baisse de 20 à 30% des effectifs dans le secteur tertiaire. Contrairement aux autres phases de la révolution industrielle, où le surplus de travailleurs créé par la mécanisation de l'agriculture et l'automatisation des industries pouvait être absorbé par le secteur des services, il n'y a pas de nouveau secteur capable de créer suffisamment d'emplois pour effacer le déficit d'emplois. Il est donc probable que le chômage s'accroîtra de façon endémique ou qu'il y aura une diminution générale et radicale du temps de travail, ce qui accroîtra le temps libre disponible. On prévoit que d'ici l'an 2000, 50% de la population active aura des emplois à temps partiel².

La façon de travailler sera aussi profondément modifiée. La révolution informatique supprime les emplois dangereux, routiniers et aliénants et favorise

QU'EST-CE QUI MAINTIENDRA LA COHÉSION D'UNE SOCIÉTÉ DE PLUS EN PLUS COMPLEXE ET DE PLUS EN PLUS ASSUJETTIE À LA DIFFÉRENCIATION FONCTIONNELLE ?



le travail à domicile, le travail à horaire libre et un type de travail qui fait appel à l'esprit d'initiative et de création. Elle fait naître une nouvelle catégorie d'employés : les télétravailleurs. Ceux qui œuvrent dans la sphère intellectuelle du travail pourront effectuer leurs tâches à partir de leur domicile en utilisant un terminal branché sur l'ordinateur central de l'entreprise qui les emploie. Ainsi, par exemple, la secrétaire, le journaliste ou l'expert-comptable n'auront plus besoin de se rendre chaque matin au bureau. Ils ne seront plus régis par la loi du 9 à 5. Ils échapperont aux embouteillages de l'heure de pointe. Ils pourront travailler dans un milieu agréable et personnalisé. Ils auront une plus grande autonomie dans la distribution de leur temps de travail et dans l'aménagement de leur tâche. Le travail informatisé à domicile modifierait radicalement les rapports sociaux, les relations de travail et le mode de vie. Ses effets probables seraient la disparition des relations face à face, la désintégration des communautés de travail et l'affaiblissement des syndicats. Il permettrait des économies d'énergies en réduisant le temps de transport et l'usage de l'automobile. Il revaloriserait la cellule familiale et la vie privée tout en facilitant un meilleur partage des tâches ménagères dans le couple. Il s'agit là, bien sûr, d'un scénario

Le temps de travail n'est plus un critère fonctionnel pour établir le niveau du salaire.

optimiste qui ne doit pas nous faire oublier les effets négatifs de la révolution informatique : chômage, isolement et impuissance des travailleurs, retour au travail à la pièce. De plus, il faudra inventer de nouveaux mécanismes de répartition de la richesse afin de redistribuer les gains de productivité et permettre la circulation des marchandises car il y aura plus de biens produits et moins de salariés pour les acheter.

L'informatisation du travail permettra un « heureux » mariage entre le taylorisme et le « home sweet home » qui modifiera le rapport au travail, les rapports sociaux et le système de valeurs. Elle pose entre autres le problème de la rémunération. Comment en effet établir la valeur du travail puisqu'il n'y a plus de lien direct entre le travail et la production ? Le temps de travail n'est plus un critère fonctionnel pour établir le niveau du salaire.

Après avoir identifié les effets structureaux des nouvelles technologies, nous tenterons de prévoir les principales tendances qui se dégageront de ces changements. Il est inévitable que de telles transformations structurelles entraînent des effets contradictoires et il est pour l'instant impossible de déterminer lesquelles s'imposeront.

La segmentation de la culture

Il est légitime de penser que l'atomisation et la privatisation du procès de travail donneront un second souffle à l'idéologie de la libre entreprise, de la concurrence forcenée et de la réussite individuelle. L'informatisation représenterait le point oméga du processus de personnalisation de la vie sociale. Il en résultera un plus grand fractionnement

de la société et une plus grande différenciation des catégories sociales.

Ce nouvel âge du capitalisme sera caractérisé par l'effritement des solidarités organiques fondées sur l'appartenance nationale ou sur l'appartenance sociale. Si le champ de l'identité collective est délimité par la capacité de communiquer à partir de références culturelles communes, il est bien évident qu'à l'âge informatique les référents culturels traditionnels se dissoudront sous l'effet de l'extension et de la diversification des objets, des moyens et des langues de communication. Les identités nationales ou sociales ne pourront résister à la spécialisation des affinités et des allégeances. Chacun cherchera à se définir en fonction de solidarité partielle et sectorielle liée à des champs d'activité ou d'intérêt spécifiques et multiples. Au lieu d'être globale, la relation aux autres se spécialisera en une multitude de petits réseaux différenciés et cloisonnés les uns par rapport aux autres. Par la communication informatique chacun pourra rejoindre ses interlocuteurs culturels. Il pourra entrer plus facilement en contact avec ceux qui partagent sa vision du monde ou ses goûts esthétiques. Les frontières nationales ou les distances ne délimiteront plus le sentiment d'appartenance. À l'inverse de ce qui se passait dans la société industrielle, l'individu pourra plus facilement échapper au conformisme et aux pressions que les autres peuvent exercer sur lui. De façon paradoxale, le sens de la communauté s'élargira et se rétrécira en même temps.

Qu'est-ce qui maintiendra la cohésion d'une société de plus en plus complexe et de plus en plus assujettie à la différenciation fonctionnelle ? On peut en effet supposer que la culture dans une société informatisée se caractérisera par l'absence de valeurs communes et par la prolifération de sous-cultures, chaque groupe ou réseau ayant son propre univers culturel. L'identité se refermera sur le moi de sorte que la culture aura tendance à se privatiser et à devenir de plus en plus hermétique. La culture se construira sur le primat du singulier, la seule valeur commune étant la variété des expériences personnelles. Nous assisterons peut-être à l'édification d'une nouvelle tour de Babel culturelle ou encore à la naissance d'une nouvelle Babylone où chacun voudra vivre comme bon lui semble, libéré du surmoi de l'éthique communautaire. Le présent à cet égard n'est-il pas annonciateur du futur ? Nous pensons que la révolution technologique est porteuse d'anomie sociale, c'est-à-dire qu'elle favorise la détérioration du sens civique. Le fractionnement du tissu social conjugué à la multiplication des canaux d'échanges facilitera en retour la régulation sociale,

car, d'une part, les revendications et les conflits seront parcellarisés et, d'autre part, ils ne pourront pas être soutenus par une force collective. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la démassification de la société et de la culture ira de pair avec la croissance des inégalités de pouvoir. En effet, ces nouveaux moyens de communication que sont les satellites géostationnaires qui peuvent accroître les échanges culturels sont coûteux et complexes. Pour cette raison, ils sont contrôlés par de grandes puissances financières ou par des États qui en tireront une influence culturelle et une puissance politique sans précédent. Il y a un risque évident d'une concentration du pouvoir et d'une domination culturelle à l'échelle mondiale.

Démocratie et technologie

Le progrès technologique n'est pas incompatible avec le fonctionnement de la vie démocratique. Le plus souvent les innovations technologiques ont favorisé la participation politique des citoyens en intensifiant et en ramifiant les réseaux de communication. L'imprimerie, le cheval-vapeur, le transport ferroviaire, l'électricité, la radio et la télévision ont coïncidé avec l'établissement de la démocratie de représentation et ont permis aux citoyens par diverses médiations d'intervenir dans le débat public.

Mais rien n'est simple ou univoque dans l'histoire du progrès, de sorte que les technologies émancipatrices peuvent aussi bien se transformer en outil de domination. Ainsi l'invention de la radio ouvrirait de grands horizons à la démocratisation culturelle, mais la radiodiffusion servit aussi à la manipulation des masses et constitua un formidable moyen de propagande qui fut autant utilisé par les nazis que par les alliés pour embrigader les consciences. Une technique est équivoque, c'est-à-dire qu'elle peut servir autant le bien-être collectif que la volonté de puissance. Dès lors, il n'est pas étonnant que craintes et espérances accompagnent toujours les changements technologiques.

Certains comme Alvin Toffler³ pensent que l'informatisation de la société rendra possible une redistribution et une décentralisation des pouvoirs. Elle favoriserait l'avènement d'une société conviviale en ouvrant aux individus, aux groupes et aux mouvements associatifs de nouvelles possibilités de communication inter-

active. On se rapprocherait ainsi de l'idéal démocratique selon lequel tous les individus doivent avoir le pouvoir d'influencer les décisions qui orientent leur vie. Les nouvelles technologies revaloriseraient la participation des citoyens à la vie politique locale en éliminant les obstacles techniques à la démocratie directe. Ainsi tous les foyers d'une ville étant reliés par câble, les citoyens seraient en mesure de proposer des projets de lois ou encore pourraient se prononcer par référendum instantané sur les questions d'intérêt local. On prévoit même la disparition des partis politiques dont la médiation ne serait plus nécessaire pour effectuer les choix collectifs⁷. Mais la thèse participationniste doit être pondérée car le développement technologique ne se fait pas dans un climat d'apesanteur sociale. Il s'inscrit dans un type particulier de société fondée sur l'inégalité des pouvoirs et sur les rapports de domination.

La question du contrôle de l'informatique et de l'accès à ces nouveaux moyens de gestion n'est pas résolue, et la tendance qui se dessine laisse présager que le contrôle s'effectuera au profit des gouvernants et non des gouvernés car les choix technologiques ne se font pas de façon démocratique. Les rapports de domination peuvent se reproduire sur la base du contrôle de l'innovation technologique. L'informatisation risque ainsi de renforcer ceux qui ont déjà du pouvoir et de multiplier les atteintes aux libertés individuelles et collectives.

La mise en œuvre des innovations technologiques ne profite pas à tous de la même façon. Elles s'inscrivent dans des rapports de force déjà constitués qu'elles contribuent à perpétuer. Ce sont les besoins des forces armées, des grandes administrations publiques et des grandes corporations privées qui déterminent les utilisations et les retombées des innovations technologiques. On ne peut faire abstraction des contradictions sociales de la technologie car si celle-ci offre des possibilités émancipatrices elle peut en même temps servir au maintien des rapports de domination.

Nombreux sont ceux qui pensent que l'informatique accroîtra la puissance de ceux qui la contrôlent et la manipulent car l'accès à l'information est dans les sociétés modernes un enjeu stratégique des luttes de pouvoir⁵. Il n'est pas évident à cet égard que les individus et les

petites organisations pourront concurrencer les grandes organisations publiques et privées. Jusqu'à présent, les nouvelles technologies ont surtout favorisé la croissance des capacités de gestion des appareils d'État et des grandes corporations. Le risque de nouvelles inégalités de pouvoir est réel.

On peut aussi constater que ceux qui ont accès aux réseaux informatiques proviennent des catégories sociales qui sont déjà les plus éduquées et les plus informées. Dès lors, les autres s'appauvrissent relativement et deviennent tributaires des techniciens et des décideurs qui ont accès aux programmes et aux informations. Les applications politiques de l'informatique ont surtout servi à raffiner les techniques de manipulation politique. Ainsi, lors de la campagne électorale américaine de 1980, l'organisation électorale de Reagan utilisa l'ordinateur pour produire et distribuer des lettres personnalisées décrivant les politiques de Reagan selon le profil socio-économique de l'individu visé qui pouvait avoir l'impression que le candidat à la Présidence s'intéressait personnellement à ses problèmes. Certains députés du Parti libéral du Canada utilisent cette technologie pour effectuer des sondages téléphoniques dont les résultats servent à baliser le discours politique du candidat. Ces exemples montrent que le traitement de plus en plus sophistiqué de l'information peut accroître les pouvoirs de gouvernants au détriment des citoyens, des administrés et des usagers.

Il faut se méfier de la pensée magique des nouveaux prophètes qui nous annoncent la rédemption de la nature humaine par les nouvelles technologies qui seraient sources miraculeuses de paix, d'égalité et de liberté. Les progrès technologiques passés n'ont pas réussi à changer la nature des passions humaines, à atrophier la volonté de puissance, le goût du pouvoir et de la domination. Rien ne permet de penser pour l'instant que l'informatisation nous fera faire un bond qualitatif dans les rapports de pouvoir. Il est plus rationnel de penser que l'informatisation posera de sérieux défis à la démocratie et que l'égalité des chances restera problématique dans la société informatisée. ■

¹ Voir à titre d'exemples les livres de Bruno LUSSATO, *Le défi informatique*, de Joël de ROSNAY, *Les chemins de la vie*, de J.J. SERVAN-SCHREIBER, *Le défi mondial*, de S. NORA et A. MINC *L'informatisation de la société*.

² Voir Julie WHITE, *Les femmes et le travail à temps partiel*, Ottawa, 1983, p. 42.

³ Alvin TOFFLER, *La troisième vague*.

⁴ John NAISBITT, *Megatrends*.

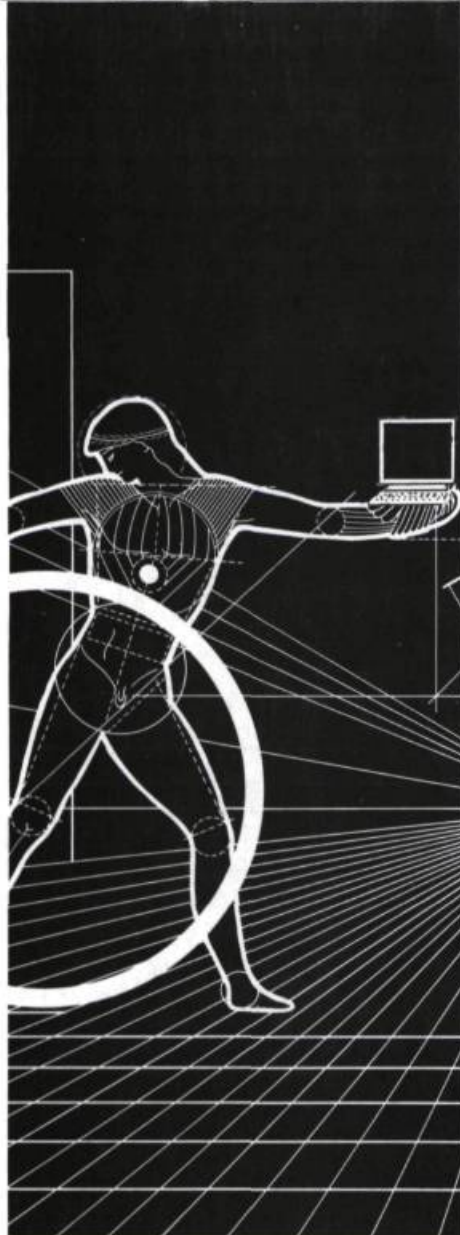
⁵ Voir *Informatique et démocratie*, Paris Documentation française, 1980.

L'informatique accroîtra la puissance de ceux qui la contrôlent et la manipulent car l'accès à l'information est dans les sociétés modernes un enjeu stratégique des luttes de pouvoir.

Écriture et ordinateur

LA MORT PROCHAINE DU PUBLIC

jean-pierre vidal



La littérature telle que nous la connaissons aujourd'hui commence, on le sait surtout depuis MacLuhan, avec Gutenberg. L'imprimerie fait cesser la diffusion restreinte d'œuvres qui n'étaient lues qu'à l'intérieur de cercles lettrés ou proférées par des interprètes, du haut de chaires ou d'estrades foraines.

Gutenberg et ses émules ont ainsi inventé le public, cette masse indifférenciée d'attentes, ce récepteur anonyme et collectif qui n'émet que du silence ou du bruit. Avant, écriture et lecture n'étaient que deux instances diversement vécues du même geste de production signifiante. Lisait qui écrivait, écrivait qui lisait.

La littérature n'était en somme qu'une incessante correspondance entre auteurs, l'auteur individuel, qu'une stase d'une figure collective restreinte. Après, maintenant encore, si le cercle restreint des producteurs-consommateurs existe toujours (on peut le voir se manifester dans tous les mouvements littéraires, de la Renaissance à la « nouvelle écriture », mais aussi dans ces autarcies scripturales que sont, par exemple, les revues littéraires étudiantes), il n'en mène plus très large, en tout cas plus au point de coïncider avec l'espace littéraire total maintenant dilaté à l'échelle de ce que l'on appelle le « grand public ».

Or, ce « grand public », dont les critiques journalistiques nous rebattent les oreilles pour mieux stigmatiser en son

nom ce qui s'écrit sans souci de son (en fait de *leur*) attente, ce « grand public », il n'est fait que de divers cercles concentriques, du point de vue du nombre : les 2 ou 3 000 lecteurs de la « nouvelle écriture » ne forment pas le « grand public » des 20 ou 30 000 lecteurs de Michel Tremblay qui eux-mêmes ne sont que brouilles par rapport aux lecteurs québécois de l'interchangeable auteur du dernier « Airport » ou du premier « Harlequin » venu. Mais là, diront nos critiques, nous ne sommes plus dans la littérature, comme si le nombre (assez mais pas trop) donnait à la configuration littéraire ses limites les plus sûres.

Un fait demeure : plus on s'éloigne du cercle restreint où production-consommation ont tendance à ne faire qu'un (c'est-à-dire plus on s'éloigne en fait de l'écrivain-lecteur individuel), moins il y a littérature, si l'on admet que la littérature, c'est le lieu où les signes s'agencent et se manipulent, se déchiffrent et se chiffrent, dans un incessant parcours où toute écriture est lecture (d'elle-même et du monde), toute lecture écriture (d'elle-même, d'un corps, dans le monde). Et tout le reste n'est que diffusion, non du phénomène lui-même, ni même de son exemplarité (comme invite au lecteur à s'empoigner lui aussi avec les signes), mais d'un simple produit, quelque heureux agencement verbal ou quelque friction forte, que l'on consomme et que l'on vénère, alors qu'il est dans sa nature même d'exiger d'être re-produit.

L'ordinateur n'est pas un instrument de reproduction, c'est un outil de production. Et il ne produit pas des objets mais des signes.

Une analogie permettra de mieux faire comprendre ces diverses distances qui délimitent les divers publics littéraires. Soit une partition musicale. Un autre compositeur (un autre écrivain-lecteur) se contentera bien souvent de la lire. Il ne l'entendra pas plus qu'un écrivain ne perçoit, tout occupé à en re-produire l'écriture, les effets du texte d'un autre écrivain. Un interprète en revanche la déchiffre (comme notre compositeur), puis la réalisera (en produira les effets sonores restés virtuels) et l'interprétera (y marquera sa lecture): idéalement, c'est ici la place du critique littéraire, mais aussi bien de tout lecteur véritable.

Au-delà de cet espace, où il y a travail, s'ouvre la consommation. Avec ses nuances. Celui qui n'est plus qu'un auditeur inscrira son travail dans le choix de l'œuvre ou de l'interprète, dans le choix d'une interprétation de l'œuvre ou dans le non-choix d'une interprétation indifférente du genre « classiques populaires » quand ce n'est pas dans l'indifférenciation généralisée d'une transformation affadissante (Mozart-disco, etc.).

Édison et la division capitaliste du travail ont créé le mélomane comme Gutenberg et le capitalisme naissant ont inventé le public littéraire. Et si maintenant Apple, et toujours le capitalisme, nous avaient donné, avec le micro-ordinateur, la machine à mettre à mort le public ?

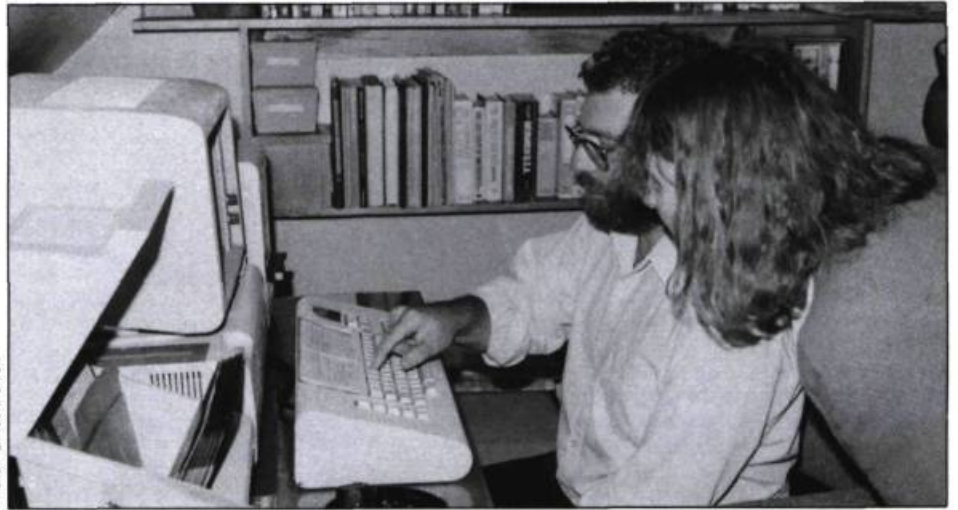


Photo: Gilles Dorion

L'écrivain a déjà adopté l'appareil de traitement de texte comme son outil spécifique. Ci-dessus, Louis Caron avec Caroline Barrett de Québec français.

L'ordinateur n'est pas, comme l'imprimerie ou le phonographe, un instrument de reproduction (sinon accessoirement), c'est un outil de production. Et il ne produit pas à proprement parler des objets mais des signes.

L'ordinateur, c'est aussi l'efficacité d'un codage (c'est-à-dire d'une lecture et d'une écriture), un codage originel qui permet d'agir diversement sur le monde: la programmation seule limite l'usage et l'action de cette machine qui n'est plus un outil mais un espace multiplicateur,

un médium qui, comme l'intelligence ou la langue, articule dialectiquement l'homme et le monde.

Et l'on voudrait nous faire croire, s'agissant de littérature, qu'un tel *appareil* (dans tous les sens du mot, y compris « système » ou « configuration ») n'aurait d'autre effet sur l'écriture que du traitement de textes, d'autre utilité que de super machine à écrire! Comme si la machine ainsi nommée n'avait pas toujours été, plutôt qu'une machine « à écrire », une machine à reproduire une



écriture, à la reproduire de telle façon (et même, à un point tel) qu'elle soit transmissible et ainsi s'éloigne du corps qui l'a tracée. La dactylographie n'est jamais qu'un après-coup, quand bien même l'écrivain, comme il est presque de règle de nos jours, taperait directement à la machine.

Et si même l'ordinateur n'était que cette super machine à écrire, l'écriture en serait déjà révolutionnée. Non tant par la souplesse et la rapidité que permet le « traitement de texte » mais parce que le geste symbolique change en partie de nature dès lors que son tracé change de « manière » et de « matière ». Écriture verticale, faite de lumière et où toute rature n'est pas surcharge mais effacement, écriture interminable, sans cesse sommée de poursuivre par ce curseur qui clignote, écriture invisible dès lors qu'enregistrée, écriture en un mot plus proche de sa source parce que toujours indéfiniment transformable, sans qu'il y paraisse jamais, l'écriture sur ordinateur change la nature même de l'inscription symbolique et du symbolisme de l'inscription. La machine à écrire a changé l'écriture, l'ordinateur la changera encore plus. La stratégie spatiale, tant au niveau

Convenablement programmé, l'ordinateur est une machine à évaluer les effets de tout choix scriptural ; qu'il s'agisse d'un mot, d'une phrase ou de la structuration d'un personnage ou d'une fiction.

du signifiant que du signifié (ou de la narration et de la fiction) que mettent en œuvre diversement les textes de Lautréamont, Mallarmé et, plus près de nous, Robbe-Grillet, n'est pas tout à fait indépendante de l'invention de la machine à écrire, même si ces écrivains dans leur pratique n'en firent ou n'en font pas usage.

Des textes de « création » produits sur ordinateur porteront inmanquablement, à tous les niveaux et selon des modes divers qu'il faudra bien un jour se résoudre à analyser, des traces de la machine. Il n'est pas dit que les textes non littéraires eux-mêmes n'en reçoivent pas aussi quelques effets.

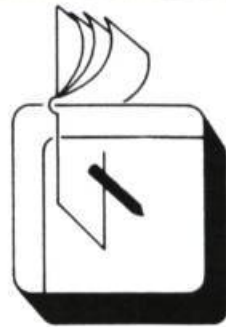
Mais il y a plus, bien plus : l'ordinateur intervient dans le processus même de la création littéraire ne serait-ce que parce qu'il rend le brouillon, l'esquisse, la transformation littéralement infinis. Convenablement programmé, l'ordinateur est une machine à évaluer les effets de tout choix scriptural ; qu'il s'agisse d'un mot, d'une phrase ou de la structuration d'un personnage ou d'une fiction. C'est une machine à rendre l'écriture consciente d'elle-même parce que c'est d'abord et avant tout une machine à lire et à lire des virtualités.

Toute lecture véritable n'est pas consommation mais transformation qui réordonne, défait et finalement refait l'écriture. Au plus près de l'acte d'écrire et loin du processus de diffusion où s'affadit l'écriture, l'ordinateur fournit à l'écrivain une lecture sans affect où sa liberté n'aura plus l'excuse de l'ombre. Peut-être ne saura-t-il pas plus pourquoi son rapport particulier aux signes le pousse à écrire, mais du moins ne pourra-t-il plus prétendre ne pas savoir ce qu'il fait. Qui ne voit qu'ainsi notre mythe de l'« auteur » va s'en trouver singulièrement ébranlé ?

Et d'ailleurs qui donc pourra encore prétendre être « auteur » par grâce ou ascèse quand ce qui le fait auteur c'est ce processus perpétuel de transformation des signes que seule une signature aura pu arrêter, provisoirement, jusqu'à ce qu'un lecteur, un autre écrivain déjà, le relance, non seulement par le « tremblé » de ses affects mais par l'effectivité que lui donne la machine.

Car Gutenberg et son public céderont la place à cet atelier collectif d'écriture que crée déjà, par sa présence même, l'ordinateur, si du moins notre civilisation choisit de n'en pas refuser les effets.

Mais ceci est une toute autre histoire et il y a gros à parier que le mot d'ordre de Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous, non par un » ne soit encore condamné, au moment même où sa possibilité entre enfin dans les faits, à rester prophétique.



**Outils d'apprentissage
Informatiques**
2225, Côte Vertu
Ville Saint-Laurent
H4R 1P2
Tél.: 514-332-2529

Sensibilisation

Familiarisation

Découvertes et

Utilisations des APOS

● Nous nous déplaçons à votre école ● Nous avons nos propres équipements ● Nous mettons à votre disposition notre banque de logiciels pédagogiques

Four informations supplémentaires envoyez-nous vos nom et adresse ou composer (514) 332-2529.